

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, N° 188.—SAMEDI, 10 DÉCEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



Oh ! que j'aime la neige ! Oh ! que j'aime à la voir
Tomber par gros flocons sur le sol encor noir !!

BLANCHE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 DÉCEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : La mélancolie, par J. B. Caouette.—Les Hurons, par Lucien Merlet.—Le Lord-Maire de Londres.—L'hon. F. X. A. Trudel.—En route pour la Baie d'Hudson, par M. l'abbé Proulx.—Mon ami Jacques, par Thamyris.—Usages et coutumes.—Amusements.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : La chasse à l'ours dans les régions Polaires.—Une partie d'échecs : désaccord.—Portrait de l'hon. F. X. A. Trudel.—Blanche.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



COMME les Canadiens sont généralement bretons d'origine, tout ce qui se rapporte à la Bretagne nous intéresse, et c'est avec le plus grand plaisir que j'ai vu que l'on jouait en ce moment à Paris, un drame, dont le titre est le nom d'un rude marin, d'un vaillant, d'un corsaire célèbre, Robert Surcouf.

Si l'abbé Tanguay se mêlait de faire des recherches, il trouverait certainement des attaches entre nombre de Canadiens et la famille de Surcouf.

Ce marin était parent par sa mère de Porcon de la Barbinais et de Duguay Trouin, et bien qu'il ne soit mort que depuis soixante ans, en 1827, son nom est dans toutes les bouches des habitants du pays breton où il est passé à l'état de légende.

Surcouf est une sorte de l'Iberville, incroyable d'énergie, effrayant d'audace et d'un courage invraisemblable.

A vingt ans il commandait un équipage, mais quels hommes ! ne craignant rien au monde, prêts à mourir à chaque instant, toujours préparés à courir sus à l'Anglais ; il avait un navire, mais quel navire ! une coquille de noix tonant à peine la mer, mais les Anglais avaient de belles et bonnes frégates et on savait bien qu'on allait les leur enlever.

. Il y a vingt ans, je me trouvais à St-Malo, cette étrange ville accrochée sur un rocher, dont les habitants ont adopté une des plus fières devises que je connaisse : « Ni Normand, ni Breton, Malouin suis. »

J'ai pour habitude, quand j'arrive dans une ville, de visiter les églises, les monuments publics, les curiosités, et de ne jamais oublier le cimetière.

On y trouve souvent des souvenirs et des enseignements.

Je n'eus donc garde de manquer à cette coutume—excellente à mon avis—et, par une belle après-midi d'automne, je me rendis au cimetière de Saint-Malo.

Il est très mal entretenu, je le constatai avec

peine ; il est rempli de tombes d'hommes qui ont joué un rôle superbe sur mer, j'avais pris nombre de notes, et je me disposais à regagner la ville, quand j'aperçus un jeune homme, debout, tête nue, devant une tombe.

C'était un beau garçon, bien découpé, un peu mince, grand, nerveux, et dont toute l'allure décelait un homme du monde.

J'attendis son départ, et je m'approchai à mon tour.

Je me trouvais devant une tombe très simple, un grand marbre blanc, couvert de feuilles, que le vent d'automne avait jetées là.

J'enjambai la clôture de fer et j'écartai les feuilles.

La tombe ne portait que quatre mots et une croix de la légion d'honneur gravés dans le marbre :

« Ci-gît Surcouf, corsaire. »

. C'était donc là que reposait cet homme étonnant qui avait parcouru toutes les mers à la poursuite de l'Anglais son ennemi juré.

Il tenait peu de place dans la cité des morts ce vaillant marin dont on ne prononce le nom qu'avec respect, mais les feuilles empourprées par les morsures du froid qui recouvraient sa tombe, me semblaient alors des gouttes de sang, de ce sang qu'il avait tant versé dans ses campagnes de corsaire et il me semblait qu'elles avaient rougi au contact du marbre qui recouvrait les restes du terrible Malouin.

De retour à Saint-Malo, je racontai à un de mes amis, un lieutenant des Douanes comment j'étais découvert la tombe de Surcouf et je lui parlai également du jeune homme que j'avais vu.

—Un grand garçon, élégant, petite moustache, etc, etc.

—Oui, c'est bien cela. Qui donc est-il ?

—C'est le petit-fils de Surcouf. Il possède un yacht magnifique et court la mer de côté et d'autre. Il semble regretter le temps des corsaires.

Ce que j'entendis ne me surprit nullement, car j'avais remarqué en lui, en effet, l'étoffe d'un soldat.

J'ai appris depuis qu'il avait été tué pendant l'année terrible, en 1870.

Une belle mort pour un Surcouf.

Ces souvenirs me sont revenus en voyant un nom sur une annonce de théâtre.

. Je vous ai parlé il y a deux ou trois mois, du projet de la Société Numismatique et Archéologique, de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation par une exposition historique, qui aura lieu dans quelques jours, le quinze décembre, je suis donc bien en retard pour revenir sur ce sujet.

Cependant, mieux vaut tard que jamais, et s'il se trouvait parmi mes lecteurs quelques personnes pouvant coopérer à cette œuvre éminemment nationale et ayant oublié de le faire, peut-être ce que je vais en dire pourra-t-il être utile.

Vous savez qu'il s'agit d'une exposition de portraits d'anciens Canadiens, et d'objets divers se rattachant à notre histoire, tels que drapeaux, sabres, épées, pistolets, anciens manuscrits, autographes, cartes, sceaux, porcelaines, faïences, argenterie, meubles, etc., ayant appartenu à nos aïeux.

Le but de cette exposition, comme le dit la circulaire de la société Numismatique et Archéologique, est de réveiller l'attention du public sur la richesse de notre pays en tableaux historiques, etc., et de parvenir peut-être à former le noyau d'un musée national où figureraient ceux qui ont illustré notre pays.

Ce but est noble et vaut la peine qu'on s'efforce de l'atteindre.

La société Numismatique et Archéologique, dont le nom est généralement peu compris et qui ferait bien mieux, à mon avis de se faire rebaptiser pour prendre le nom de Société Historique, a fait beaucoup de progrès depuis quelques années, grâce à l'impulsion que lui a donnée le savant juge, M. Baby, mais il y a encore beaucoup à faire ; il faut surtout intéresser tout le monde à ses travaux.

. Bien que notre pays renferme de grandes

richesses historiques, elles ne sont pas connues parce que beaucoup de personnes qui les possèdent en ignorent l'importance et la valeur.

M. de Lery Macdonald publiait dernièrement, dans un journal de Montréal, une lettre dans laquelle il rappelait certains faits à l'appui de mon dire :

« A Contrecoeur, j'ai vu chez M. Fournier de Belleval, cultivateur à l'aise, un parchemin nommant à la charge de *Garde des Forêts*, son ancêtre, le sieur Jacques Fournier de Belleval, gentilhomme de la chambre du Roi. Il ne restait plus que la partie supérieure du document. Le bas, où était la signature du duc d'Orléans, Régent, avait été taillé avec soin dans des lisières pour être collées sur les fentes des fenêtres pour garantir contre les froids de l'hiver. C'était la dernière pièce d'une liasse de parchemins qui avaient été utilisés pour ce but, assurément pratique, mais pas tout-à-fait suivant les vues des Rois dont ils portaient la signature.

« La destruction à la grosse des papiers de la famille de Longueuil, si intimement liée à l'histoire de notre ville, mérite d'être mentionnée. C'était pendant l'affaire du Trent, on avait besoin d'installation pour les troupes envoyées à Montréal. Des magasins appartenant à la famille Grant de Longueuil furent retenus. Or, dans le grenier d'un de ces magasins il y avait une grande quantité de paperasses. Il s'agissait de s'en débarrasser. Le moyen en était simple.

« On les fit transporter, sans même se demander ce qu'elles pouvaient être, sur la ferme Logan et là elles furent réduites en cendres. En passant, quelqu'un arracha de cet amas de paperasses quelques pièces. Une était la lettre d'anoblissement de l'illustre Charles Lemoyne, le bras droit de Maisonneuve dans la fondation de notre ville ; une autre était les lettres patentes érigeant en Baronnie la Seigneurie de Longueuil. Trente tombereaux remplis de ces papiers s'acheminèrent vers la ferme Logan. C'était là la haute appréciation que la famille Grant montrait des gloires de la famille Longueuil qui a donné à notre pays d'Iberville, Sainte-Hélène, Maricourt et Bienville, et que le Baron Grant était tenu de respecter en assumant son titre. »

Ces exemples prouvent qu'il faut absolument éclairer nos gens sur l'importance des papiers et documents qu'ils peuvent posséder et si quelqu'un des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en trouve chez lui avant le 15 courant, je lui conseille de les remettre au Président, de la société Numismatique de Montréal, l'Honorable Juge Baby, afin qu'ils puissent figurer à l'Exposition Historique.

. La République Française a donc un nouveau Président, et il faut reconnaître en passant que l'on fait vivement les choses dans notre mère patrie. M. Grévy a donné sa démission le vendredi, et le lendemain il avait un successeur.

Le fameux : « le Roi est mort, vive le Roi ! » est mis en pratique sous le gouvernement républicain, comme le veut du reste la force des choses.

L'élévation de M. Sadi-Carnot à la dignité de Président de la République Française a pris tout le monde un peu par surprise, mais il faut ajouter que cette surprise a été agréable, car des deux principaux candidats en présence, l'un M. Ferry était très impopulaire, et l'autre M. de Freycinet ne semblait pas avoir l'énergie nécessaire pour en imposer à la masse.

M. Sadi-Carnot est un républicain conservateur dont les idées personnelles sont pacifiques, et sa nomination, en affermissant le gouvernement de la République Française, a été accueillie avec faveur dans toute l'Europe.

Sa Sainteté Léon XIII, en apprenant cette nouvelle, a donné instruction au Nonce Papal, à Paris, d'aller rendre visite au nouveau président et d'établir immédiatement avec lui des relations amicales au nom du Saint Siège.

Allons, tout va bien, et Paris est encore la ville la plus heureuse et la plus calme du monde.

Léon Ledieu

LA MÉLANCOLIE

[Paroles écrites sur une mélodie de M. N. Crépault]

I

J'avais cru que la vie,
(Illusion du cœur),
N'était qu'une série
De jours pleins de bonheur ;
Que l'amitié—manne céleste—
De toute âme apaisait la faim,
Et que la vertu—fleur modeste—
Nous enivrait de son parfum ;
Mais tous ces rêves roses
Sous la faux du destin,
Comme les belles roses,
Tombèrent un matin...

II

Depuis ce sombre jour, je pleure
En voyant la réalité ;
Et, le dirais-je ? à certaine heure
Je doute de la vérité !
En proie à la souffrance,
Je n'ai plus de sommeil,
Et la désespérance
Me conduit au cercueil...

III

Qu'ai-je dit ? ô mon Dieu, pardonne
À ma démence, à ma douleur ;
En me plaignant, je déraisonne,
Car n'es-tu pas mon protecteur ?
Désormais ma prière
S'élèvera vers toi ;
Tu seras ma lumière,
Mon espoir et ma foi !

J. B. Cravette

Novembre 1857.

LES HURONS

UNE CEINTURE DES HURONS À CHARTRES—LA LANGUE HURONNE

Dans l'année 1608, après plusieurs voyages déjà faits par lui en Acadie et dans le Canada, Samuel Champlain remonta le fleuve Saint-Laurent et jeta sur ses bords les fondements de la ville de Québec, devenue depuis jusqu'à ces derniers temps la capitale du Canada. Les Français rencontrèrent aussitôt des alliés naturels dans une partie des peuplades de ce pays, qui étaient alors en guerre avec les Iroquois, leurs voisins, et qui acceptèrent avec empressement le secours des armes à feu que Champlain mettait à leur disposition. Le succès répondit à leur attente, et, dès la première rencontre (en 1610, près du lac Champlain), les Iroquois, épouvantés de la mort de deux de leurs chefs tués par les balles françaises, prirent la fuite, et demandèrent une suspension d'hostilités. Ce service rendu par le capitaine français lui valut, à lui et à sa nation, la reconnaissance de ces sauvages, dont il sut d'ailleurs se concilier l'amitié par son affabilité, sa justice et la facilité avec laquelle il se pliait à leur manière de vivre. Aussi, quand les missionnaires, attirés sur les pas de Champlain, vinrent pour prêcher l'évangile à ces idolâtres, les trouvèrent-ils tout disposés à accueillir avec faveur la bonne nouvelle que leur annonçaient leurs amis, les hommes blancs.

Parmi les peuplades alliées des Français, une des plus nombreuses était celle des Hurons, répandus autour du lac qui porte leur nom. Un des pères jésuites qui fut envoyé pour travailler à leur conversion était le R. P. Martin Bouvard, issu d'une ancienne famille chartraine. Comme tous les enfants de Chartres, le P. Bouvard avait une profonde dévotion pour la Vierge qu'il avait tant de fois invoquée dans la magnifique cathédrale qui lui est dédiée : son plus grand bonheur était de parler à ses néophytes de la Dame chartraine, de leur redire les miracles qu'elle avait faits, de leur raconter les splendeurs de son culte dans son église bien-aimée. Les récits merveilleux du P. Bouvard plurent singulièrement à l'imagination ardente des sauvages qu'il évangélisait, et ils conçurent le désir d'adresser à la Dame de Chartres un témoignage de leur piété filiale. Le P. Bouvard les encouragea fort dans leur dessein :

ils choisirent donc pour leur offrande ce qu'ils avaient de plus précieux, des grains de porcelaine qui leur servaient de monnaie, et ils se mirent aussitôt à l'œuvre pour en composer une ceinture qu'ils garnirent de soies de porc épic rouges ; le fond était blanc, et sur toute la longueur était disposée, en grains noirs, cette inscription : VIRGINI PARITURÆ VOTUM HURONUM. Ce travail fut terminé en l'année 1676. Le P. Bouvard écrivit en langue huronne le vœu des sauvages à la Vierge de Chartres, puis le traduisit en français, joignit à ce vœu une lettre de lui, et envoya ces pièces, avec la ceinture, au chapitre de Notre-Dame des Chartres.

La ceinture des Hurons existe encore, telle qu'elle fut transmise au chapitre en 1676. Elle est aujourd'hui exposée dans la crypte de la cathédrale de Chartres, en la chapelle de Saint-Savinien, sur le mur qui fait face à l'autel. Les lettres du P. Bouvard existent également, conservées dans les Archives départementales d'Eure-et-Loir. Le vœu en langue huronne peut paraître particulièrement intéressant. La langue huronne est naturellement assez peu connue, bien qu'on en ait publié une grammaire et deux dictionnaires. Les auteurs qui s'en sont occupés sont même loin d'être d'accord : tandis que plusieurs soutiennent que cet idiôme est excessivement pauvre, d'autres, et parmi eux le P. de Charlevoix, qui a vécu longtemps au milieu des sauvages, disent que la langue huronne est pleine de force et est remarquable autant par la richesse des expressions et par la variété des tours que par la propriété des termes et par sa grande régularité. Quoi qu'il en soit, ce vœu de 1676 est peut-être un document unique de la langue huronne du dix-septième siècle, car nous ne savons si le cathéchisme publié par Champlain à la suite de la relation de ses voyages (Paris, 1640, in-4°) n'est pas plutôt en langue algonquine. Dans l'original que nous possédons, le P. Bouvard s'est servi de nos caractères, sauf cependant pour les *ou* qu'il remplace par des *g*, les *ch* qu'il figure par des *X* et les *th* par des *β*.

Voici maintenant quelques lignes de la traduction de la lettre composée pour eux par le P. Bouvard :

« Sainte Vierge, que nous avons de joie de ce que, même avant notre naissance, la ville de Chartres vous a bâti une église. O que MM. les Chartrains sont heureux et qu'ils méritent de gloire d'être vos premiers serviteurs ! Hélas ! il en est tout au contraire de nous autres ; nous avons le malheur d'avoir été les derniers à vous connaître et vous honorer. Au moins que ne pouvons-nous à présent réparer notre faute, en suppléant, en quelque manière que ce soit, pour tout le temps que nous ne vous avons point rendu votre culte. Comme nous vous honorons ici dans une chapelle semblable à la maison où vous avez donné à Dieu une vie humaine (*), nous espérons que vous nous y donnerez une vie spirituelle ;... c'est ce que nous vous demandons en vous présentant ce collier, pour marque que nous, les Hurons de Lorette, sommes liés à vous en qualité de vos esclaves. »

LUCIEN MERLET.

Archiviste à Chartres (France).

Le pape Léon XIII, raconte un journal de Rome, a toujours beaucoup aimé l'agriculture ; aussi une des premières choses qu'il a faites en montant sur la chair de Saint-Pierre a été de faire planter dans une partie du jardin du Vatican des arbres fruitiers et de la vigne. La vigne, pour plusieurs raisons qu'il serait trop long d'énumérer, n'a pas donné pendant quelques années ce que l'on attendait d'elle. Il a fallu planter de nouveaux ceps qui ont fourni du raisin et en assez grande quantité.

Cette année, pour la première fois, on a pu en tirer du vin. On a fait quatre tonneaux sous les yeux, nous dirons même sous la direction de Léon XIII. En effet, à l'époque de la vendange, il descendait chaque jour au jardin tout exprès ; il ne mettait pas la main à l'œuvre, mais il donnait des ordres et veillait à tout.

(* Le chef-lieu de la mission chez les Hurons était placé sous l'invocation de Notre-Dame-de-Lorette.

LE LORD-MAIRE DE LONDRES



M. Polydore de Keyser, le nouveau Lord-Maire de Londres, est né à Termonde, Belgique, le 13 décembre 1832.

Il désirait faire ses études médicales, mais la mort de son frère, arrivée en 1850, déranga ses projets et il alla rejoindre son père qui fonda l'Hôtel Royal.

M. de Keyser remplit différentes charges municipales, et est membre de plusieurs sociétés. En 1882 il fut élu échevin pour représenter le Quartier Farringdon et remplit les fonctions de shérif.

M. de Keyser parle six langues.

En 1862 il épousa la fille aînée de M. Pieron.

Le nouveau Lord-Maire de Londres est Catholique.

LA MODE PRATIQUE

TRAVAUX DE GOUT

Il est déjà temps de penser à préparer les étrennes.

Voici les nouveautés les plus jolies et les plus récentes, toutes extrêmement faciles à exécuter ; car la mode du moment, si inventive, a réussi dans la production d'œuvres charmantes, faisant énormément d'effet, et n'exigeant, au fond, pas grand talent d'exécution.

D'abord le tricot.—Plus que jamais on confectionne pour les layettes les objets tricotés (ou au crochet) si chauds et si moelleux. On exécute des petites robes, des pélerines à double collets (grande vogue), des capelines imitant les capotes *gaenaway*, etc., etc. On emploie pour ces ouvrages les laines nouvelles chenille, mohair, thibet, torse et angora. Cette dernière a la propriété de fournir au travail de longs poils soyeux, imitant la fourrure. Elle fait de ravissantes petites bottes pour les bébés du premier âge.

Dans le genre tapisserie ;—le canevas java sur lequel on travail à point fantaisie avec de la soie, de la chenille et du cordonnet d'or ;—le gros point avec laine chenillée sur énorme canevas ordinaire ;—les larges bandes d'étamine à grandes lisières, rubannées qu'on brode au milieu selon sa fantaisie, etc., etc.

En broderie d'ameublement, on exécute des choses ravissantes, genre Renaissance, à points lamés sur peluche ; genre oriental à découpages ; genre rococo, sur satin, avec des faveurs, de la paille, de la chenille, de l'or, de l'argent. Enfin, la merveille entre toutes sur peluche *incrustée* de soie, que l'on exécute au moyen de canevas appliqué... un véritable *truc* !

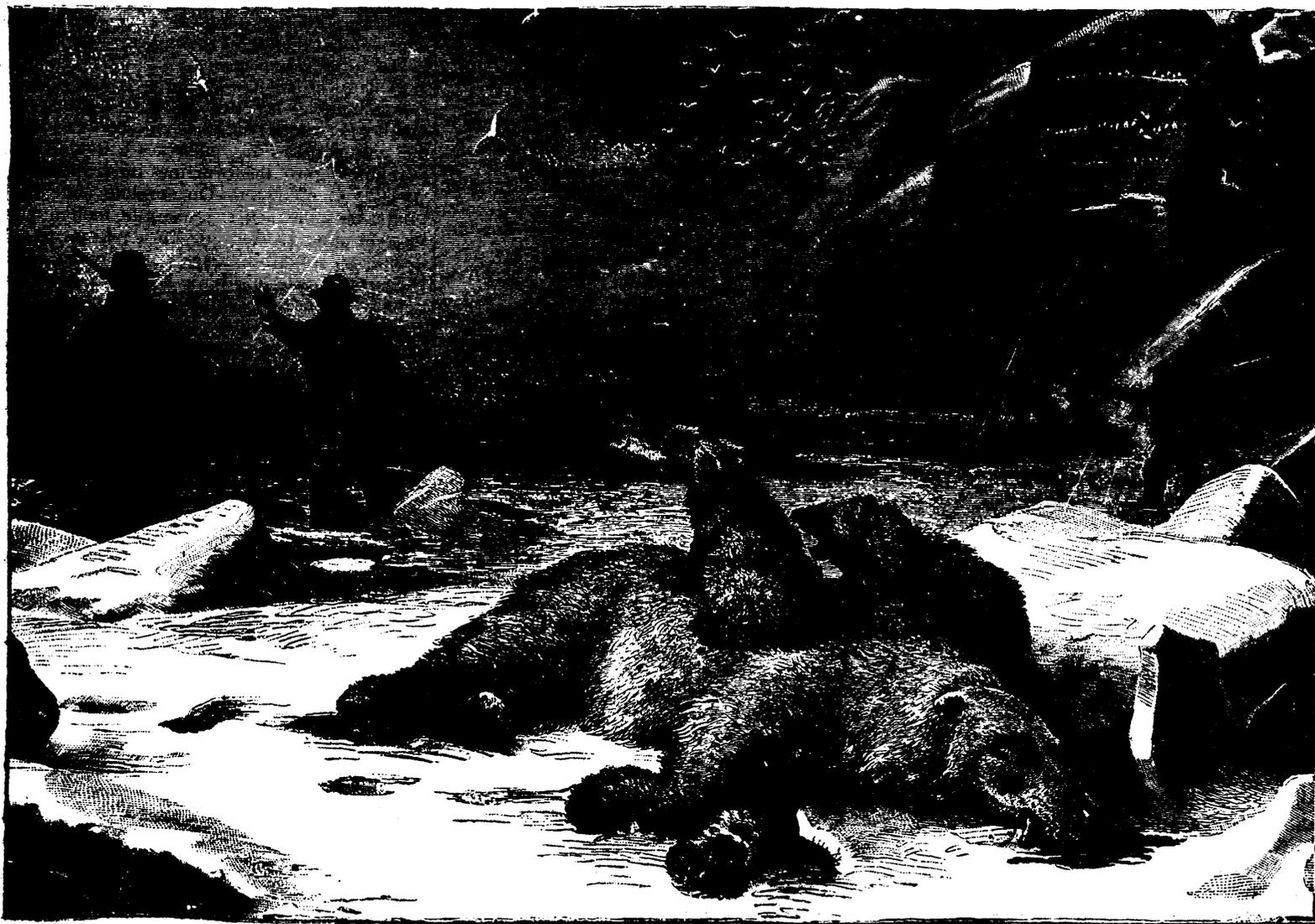
Je rappelle aussi le drap *perforé*, bien démodé, vite trouaillé et peu coûteux, ce qui est un avantage, car le défaut de tous ces jolis travaux est généralement leur prix élevé.

En broderie sur linge : au point arrière, au point croisé, on fait quantité de jolies pièces de lingerie pour le ménage, telles que nappes de toilette, services à thé, taies d'oreiller. La coquetterie de ce genre est excessive aujourd'hui. Les styles russe et étrusque sont ceux qui plaisent le plus.

Ajoutons les abat-jour en étoffe ou dentelle, façon ombrelle ou à double visière,—celui-ci est tout ce qu'il y a de plus nouveaux.



UNE PARTIE D'ÉCHECS. -- DÉSACCORD !



LA CHASSE A L'OURS DANS LES RÉGIONS POLAIRES

L'HON. F. X. A. TRUDEL

DEPUIS quelque temps notre journal a publié les portraits de ceux de nos hommes publics qui se sont faits une réputation soit dans les lettres, soit dans les arts, soit dans la politique. Nous offrons à nos lecteurs, aujourd'hui, quelques notes sur l'hon. F. X. A. Trudel, sénateur pour la division de Salaberry.

M. Trudel est né à Sainte-Anne de la Pérade, dans le comté de Champlain, le 29 avril 1838, de F. X. Trudel, cultivateur, dont le père a, pendant plusieurs années, représenté le comté à la Législature, et de dame Julie Langevin, petite-fille de M. J. A. Hamelin, seigneur des Grondines. Il a fait son cours d'étude au collège de Nicolet, où ses talents attirèrent tout d'abord l'attention sur lui. Reçu avocat en décembre 1861, il fut nommé Conseil de la Reine par le gouvernement de Québec en 1875, et par celui du Canada en 1878. Il a épousé en avril 1864, Mlle Marie Zoé Aimée, seule fille de feu l'hon. Louis Renaud, sénateur. De ce mariage sont nés neuf enfants, dont quatre survivent.

M. Trudel fut élu député du comté de Champlain, pour la législature de Québec, en 1871, et y siégea jusqu'en 1875. Le 31 octobre 1873, il fut appelé à faire parti du Sénat du Canada, pour la division de Salaberry. Il a étudié le droit, d'abord sous MM. Leblanc et Cassidy, puis sous MM. Moreau, Ouimet et Morin, et il n'était qu'étudiant, lorsqu'en 1860 il fut choisi pour occuper le fauteuil éditorial de *La Minerve*, laissé vacant par M. de La Ponterie, rappelé soudainement en France.

On connaît de lui un grand nombre d'écrits publiés dans les journaux et dans les revues.

Il a fait plusieurs travaux importants, entre autres : « Quelques réflexions sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat ; » Mémoire sur la question de la fusion des sociétés littéraires et scientifiques de Montréal ; « Nos Chambres Hautes : Sénat et Conseil Législatif » et plusieurs autres, sous différents noms de plume. Il a contribué à la naissance de plusieurs publications périodiques et il est actuellement directeur de *l'Etendard* et co-éditeur de la *Revue Canadienne*, la plus ancienne revue de notre province.

M. Trudel a débuté dans la vie publique comme avocat et il se rendit célèbre dans plusieurs procès où se soulevaient de grandes questions religieuses et sociales.

L'un des plus importants est la cause Guibord. Sa plaidoirie dans cette affaire lui a valu les félicitations de plusieurs évêques du Canada et l'approbation du P. Jean Perronne, préfet général des études au Collège Romain, théologien de la Daterie Apostolique, l'un des huit Consultants de la Congrégation des évêques et des Ordres réguliers, Examineurs des évêques, etc., etc., qui, après avoir constaté, ce plaidoyer, lui a paru d'une grande érudition, ajoute : « J'approuve et j'admets, sans aucune restriction possible, l'ensemble et le détail des preuves dont l'orateur catholique a appuyé sa thèse d'une manière si complète. »

Le Dr De Angelis, professeur de Droit Canon, à l'Université de Rome, dit entre autres choses de ce plaidoyer : « En lisant cette défense, j'ai vraiment admiré, dans un laïque de nos jours, une science si profonde de l'histoire et de la jurisprudence ecclésiastique, et, ce qui est plus encore, une connaissance très exacte du droit et une logique très rigoureuse. »

« Lorsque, dans une nation, il se trouve un ou deux hommes qui osent ainsi parler et proclamer les droits de l'Eglise, fussent ces hommes, par le malheur des circonstances, perdre la cause qu'ils défendent, il n'est pas moins certain que, tôt ou tard, l'Eglise catholique remportera une glorieuse

victoire, et que la vérité chrétienne, dissipant les ténèbres de l'erreur, brillera enfin du plus vif éclat. »

Comme écrivain, son style peut parfois paraître lourd, mais il a du moins le mérite d'être vigoureux et ferme.

M. Claudio Jannet, qui s'y connaît, rendant compte, dans la *Revue Catholique des Institutions du Droit* (n° de mai 1880), de la brochure *Nos Chambres Hautes*, se complait à reconnaître son auteur comme un homme éminent, s'élevant à de hautes considérations politiques, et il rend un très flatteur hommage au mérite de cette publication.

Aussi, M. Trudel, mérita-t-il d'être appelé à faire partie du comité de cette importante Revue composée d'écrivains éminents de différents pays.

M. Trudel a pris une part active dans les questions politico-religieuses qui se sont soulevées dans notre pays, et sa carrière politique a été très accidentée. On lui attribue la fameuse brochure intitulée : *Le pays, le parti et le grand homme*.

Ses écrits et ses voyages à travers l'Europe en 1867 et surtout les 7 à 8 mois qu'il passa en Angleterre, en France et en Italie à l'occasion de la



F. X. A. Trudel

fameuse question universitaire, l'ont mis en relation avec nombre de sommités catholiques littéraires, politiques et artistiques de l'Europe.

Il a été le président de presque toutes les associations de bienfaisance, littéraires et scientifiques de Montréal. Mais l'œuvre à laquelle il s'est le plus dévoué est sans contredit la création du journal *l'Etendard*. Il faudrait de longues pages pour apprécier les nombreuses luttes qu'il soutient depuis tant d'années. Il ne nous appartient pas d'en juger le mérite, mais nous savons reconnaître en M. Trudel un homme de grand talent, un jurisconsulte éminent et un écrivain habile.

Il faut se donner de nouveaux motifs de vivre à mesure qu'on perd de la jeunesse.—SAINTE-BEUVE.

Nous passons notre vie à nous mal juger les uns les autres, parce que nous nous obstinons à nous ériger en juges, sans avoir jamais sous les yeux les pièces du procès.—H. RABUSSON.

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

XI

(Suite)

Il concevait plus d'espérances de conversions dans les Kriqs et les Assiniboëls. Outre qu'ils étaient plus nombreux, ces sauvages lui semblaient meilleurs de mœurs et de dispositions ; ils avaient plus d'esprit et ils étaient sé tentaires au moins une partie de l'année.

« Ce n'est pas, ajoute-t-il, que je ne vois les peines qu'on aurait à s'établir dans leur pays. Je ne sais si nos premiers Pères en ont eu autant dans leurs missions naissantes du Canada, que celles-ci en promettent. Mais ce n'est pas là ce qui nous doit effrayer. Dieu prendra soin de nous, et j'espère que, plus ces missions seront pénibles, plus il se trouvera de missionnaires qui s'offriront à Dieu pour y être envoyés. » Paroles dignes des apôtres et des martyrs !

En sus de ces tribus qui vinrent en traite, le Père parle encore des *Ikorinioucks*, qui vivaient à cent lieues plus au nord, des *Esquimaux* dont les terres de chasse touchaient à la mer Glaciale, et d'une autre nation, nombreuse, située à l'ouest des *Ikorinioucks*, étendant ses villages ju-qu'en arrière des Assiniboëls : les *Alimouspigut*. Veut-il par là désigner ceux qu'on a appelés plus tard les *Cris de la prairie*, ou bien les *Montagnais* de l'île à la Crose, ou encore les *Plats Côtés de chien*, comme le laisserait entendre le mot *Alimous*, chien ? Aux savants de décider.

Les côtés de la Baie, dans les environs de la rivière Bourbon, sont les mêmes qu'à l'embouchure des rivières Moose et Albany.

« C'est un pays marécageux et rempli de savanes. Il y a peu de bois et il est très petit. Du Fort, à plus de trente et quarante lieues, il n'y a pas de bois francs. Les forêts sont pleines d'eau et, pour peu qu'on y avance, on en a jusqu'à la ceinture. »

Quelles sont, d'après le P. Marest, les chances de culture au Fort-Bourbon, aujourd'hui *York-Factory* ?

« Dès le mois de septembre, dit-il, le froid commence, et il y est déjà assez grand pour remplir les rivières de glaces, et les geler même quelquefois tout à fait. Les glaces ne partent que vers le mois de juin, mais le froid ne cesse pas pour cela. Il est vrai qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds (car il n'y a guère de milieu entre le grand chaud et le grand froid). Mais cela dure peu. Les vents du nord, qui sont fréquents, dissipent bientôt cette première chaleur. Souvent, après avoir sué le matin, on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre ; mais elle n'est pas fort haute ; le plus qu'elle a eu de hauteur, cet hiver, a été deux ou trois pieds. » Les explorations modernes ne contredisent pas cette opinion.

Alors, comme aujourd'hui, les rivières étaient très poissonneuses. L'automne et le printemps amenaient une multitude prodigieuse d'oies, d'outardes, de canards, de bernaches et d'autres oiseaux de rivières. Les perdrix, pendant cet hiver, foisonnaient à tel point qu'au Poste on en tua bien vingt mille. Mais la meilleure chasse était celle du caribou, il n'avait pas encore été exterminé par l'usage immodéré des armes à feu ; on en voyait passer, à une petite distance du fort, des troupeaux de trois à quatre cents. Les matelots n'avaient jamais vu ces espèces de daims, portant large et haut leur panache. « La première fois qu'ils en virent, dit le Père, ils en eurent peur et s'enfuirent. Nos Canadiens en tuèrent quelques-uns ; et les matelots, qui ont été raillés par les Canadiens, sont devenus plus braves et en ont tué aussi dans la suite... Voilà, ajouta-t-il, comme Dieu a soin de ces sauvages. Pendant que la terre leur est ingrate, le Seigneur

pourvoit à leur nourriture, en leur envoyant une si grande quantité de gibier, en leur donnant même une adresse particulière pour les tuer. »

**

Le 30 juillet, M. d'Iberville, après avoir fait appareiller ses deux vaisseaux, les conduisit en rade à l'entrée de la rivière Sainte-Thérèse, pour y recevoir les Anglais qui ont coutume d'y paraître vers ce temps-là. Il attendit jusqu'au commencement de septembre, mais en vain. Croyant que l'ennemi ne se montrerait pas cette année, pressé d'ailleurs par la saison qui s'avancait, il mit à la voile pour le retour. Le Père Marest resta comme aumônier de la garnison de quatre-vingts hommes qu'on laissait dans le fort sous le commandement du sieur de La Forest, lequel avait pour lieutenant M. de Martigny, cousin d'Iberville. Pendant ce second hiver, il aurait, pensait-il, le loisir, de se perfectionner dans la langue sauvage, et au printemps il se trouverait en état de commencer une mission vraiment fructueuse.

L'homme propose et Dieu dispose. Peu après le départ de M. d'Iberville, cinq vaisseaux anglais, dont une galiote à bombes, parurent devant le fort Bourbon. Le sieur La Forest résolut de se défendre; il envoya son enseigne, M. Jérémie, s'embusquer avec une quarantaine de fusilliers derrière des buissons pour s'opposer au débarquement de l'ennemi; il fit sur les chaloupes, qui tentaient d'aborder, des décharges si fréquentes, qu'il les contraignit de s'éloigner. Alors la galiote se mit à lancer des bombes; une vingtaine tombèrent dans le fort, où il n'y avait pas de magasin qui pût mettre la poudre en sûreté. Le commandant se vit forcé de capituler; il stipula, dans la conviction que l'on consentit de part et d'autre que chacun retiendrait ce qui lui appartenait en propre, et qu'on le conduirait avec toute sa garnison sur les terres de France. Maîtres du fort, les Anglais oublièrent les articles de la capitulation: ils dépouillèrent les Français de tout leur avoir jusqu'au dernier morceau, et les conduisirent en Angleterre où ils durent passer prisonniers, quatre longs mois, dans les cachots de Plymouth.

**

Ainsi finit, à la baie d'Hudson, la mission du Père Gabriel Marest. Nous le retrouvons plus tard dans les prairies des Illinois et à Michilimackinac, à l'extrémité supérieure du lac Huron. Son ministère ici se borna à soigner les intérêts religieux des Français, à assister sur leurs lits de mort deux officiers MM. de Chateauguay et de Tilly, huit volontaires canadiens et dix matelots français enlevés par le scorbut; à semer, au milieu des sauvages, sur une terre plus ou moins bien préparée, la bonne semence de l'évangile; à baptiser trois adultes dont deux moururent immédiatement après leur baptême, et trois enfants dont deux partirent aussi incontinent pour le ciel. Devant les calculs humains, peut-être ce résultat peut-il paraître minime, mais il est grand quand on examine, à la lumière de la foi, ce qu'est le prix d'une âme.

J. B. Proulx jé

MON AMI JACQUES

L faisait un temps de chien et, malgré la pluie qui ne cessait pas de tomber depuis trois heures du matin, je sortis vers les neufs heures pour prendre ma douche sans laquelle je m'imagine ne pouvoir plus vivre.

Quelques ouvriers, quelques bonnes en quête du déjeuner de leurs maîtres, longeaient le mur des maisons; les trottoirs étroits, étaient la cause de rixes et de coups de coudes, personne ne voulant céder sa place et tout le monde voulant la prendre. Après avoir reçu deux baleines de parapluie dans mon chapeau, je pris le parti de marcher au milieu de la rue; cela, du reste, n'a

rien d'anormal en province, les voitures étant fort rares.

Je marchais donc en me pressant le plus possible, me disant que je recevais déjà une bonne douche et que, pour ne pas prendre froid, il m'en fallait une plus froide encore. Je me disais donc cela, lorsque, au tournant de la rue, contre un reverbère, en pleine pluie, je vis un tout petit ramoneur. Il pleurait et tenant à la main une feuille de papier: une lettre sans doute!

—Que fais-tu là, mon petit? m'écriai-je en l'arbitrant sous mon parapluie. Tu te tremperas.

Ses pauvres habits vieux et sales étaient tout troués; on voyait ses genoux et ses coudes tout écorchés par une récente chute (dans une cheminée probablement), apparaître noirs et ensanglantés.

—Que fais-tu? repris-je de ma voix la plus douce.

—Ah! m'sieu, me dit l'enfant sanglotant, ma pauvre maman! elle est morte!...

—Comment! ta mère est morte!...

—Oui, m'sieu. Tenez, v'là la lettre qui me l'apprend!...

Et l'enfant se mit à pleurer!...

Je pris le billet des mains de l'enfant, et je lus. Triste, brutale lettre, pas de phrases... La vérité crûment écrite. J'en eus mal dans le cœur.

Le billet, qui était de la main d'une voisine et venait de son père, se terminait ainsi: "Je n'ai pas pu payer une croix à la défunte; quand tu viendras, si tu nous apportes une grosse somme, on verra; les économies sont passées, car il y a deux mois qu'elle gardait le lit." (Sa mère était morte de la poitrine.)

—Viens, lui dis-je.

Et lui donnant la main, je rentrai. En chemin, il m'apprit son nom, son pays, petit village près du lac d'Annecy où, depuis des années, sa famille demeurait.

—J'suis le premier des huit, me disait-il. Alors, c't'année, l'père a voulu que j'parte pour tâcher d'gagner un peu, car l'hiver est dur, là-bas! J'n'gagne pas lourd, allez, m'sieu, car l'patron y prend tout. T'nez voyez plutôt mes habits, j'suis tout nu, m'sieu, tout nu.

—Si je te donne de l'argent, lui dis-je, me promets-tu de t'acheter un pantalon et un bon veston? Ici, je ne te trouverai pas cela, mais, puisque tu vas à Sens, sur le marché, tu trouveras des habits presque neufs et pas cher. Et je lui glissai quinze francs dans la main.

Mon ami Jacques, car il s'appelait Jacques de son nom de baptême et Furtois de son nom de famille, mon ami Jacques ne pleurait plus; il se pressait pour pouvoir me suivre, heureux de marcher à mes côtés. On nous regardait beaucoup. moi grand, blond et tout en blanc, car j'avais mon caoutchouc anglais, lui, tout petit et noir comme un gros morceau de suie. Je le fis entrer dans la cuisine, et, lui ayant donné un gros morceau de pain avec de la viande, je cherchai moi-même du vin de Bordeaux et lui en donnai un grand verre. L'enfant me regardait faire avec étonnement n'ayant pas bien l'air de croire à ce qui lui arrivait. Et, tandis qu'il mordait à pleines dents au milieu de sa gigantesque sandwich, je pensai à cette rude femme, sa mère, cette honnête Savoyarde, qui maintenant, après trente-deux ans de combats et de luttes, dormait dans le petit cimetière du village, sans avoir pu bénir son aîné.

Elle avait peiné toute sa vie et Dieu n'avait pu lui donner le bonheur de mourir entourée de ses enfants! Non, lui, son Jacques, son premier-né, il était parti!...

L'enfant, ayant bu son verre de vin, se leva, —Faut que j'm'en aille, m'sieu. Si l'patron m'cherche, y m'battra!

—Eh bien, va! lui dis-je. Va, mon ami Jacques. Donne-moi ta main. Fais toujours ton devoir, tu entends. Et quelquefois, lorsque tu prieras dans l'église de ton petit village, pense à ton ami, n'est-ce pas?...

De grosses larmes roulaient silencieusement sur ses joues!... Je le reconduisis jusqu'à la porte cochère, et là, comme dernière recommandation, lui ayant dit: Surtout, promets-moi de t'acheter des vêtements dès que tu seras à Sens!

—Oh! m'sieu, me dit l'enfant, j'garde l'argent pour acheter une croix à la mère!

Alors je pris sa petite tête toute noire, et sur son front mon baiser laissa une empreinte blanche.

Il pleuvait toujours, mais j'avais le cœur gai! Ma bonne action avait eu sa récompense.

THAMYRIS.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de NOVEMBRE, a eu lieu le 3 décembre dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No. 24,579.....	\$50
2e prix,	No. 17,307.....	25
3e prix,	No. 22,068.....	15
4e prix,	No. 14,623.....	10
5e prix,	No. 630.....	5
6e prix,	No. 2,311.....	4
7e prix,	No. 14,420.....	3
8e prix,	No. 4,686.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

212	4,507	11,677	16,269	20,619	26,032
252	6,211	12,011	16,948	20,627	26,256
513	6,447	12,444	17,193	20,886	26,572
656	6,838	12,880	17,297	21,193	26,599
1,317	7,081	13,417	17,937	21,418	27,591
1,367	7,563	13,509	18,001	21,430	27,927
1,516	7,791	13,566	18,028	21,691	28,016
1,546	8,253	13,898	18,078	22,534	28,332
2,067	8,857	14,005	18,814	23,867	29,659
2,229	9,207	14,449	19,091	24,654	30,811
2,649	9,253	14,855	19,215	25,354	31,264
3,084	9,265	14,917	19,492	25,400	31,644
4,019	10,312	15,180	19,843	25,501	31,780
4,293	11,206	15,224	20,546	25,715	31,969
4,409	11,518				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE, datés du mois de novembre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Bédard, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

PETITES INDUSTRIES DU MÉNAGE

COUPER ET PERCER LE VERRE

On peut avoir besoin de couper un morceau de verre suivant un tracé quelconque, courbe ou droit. On s'y prend de la façon suivante :

Sur le bord du verre, au point où doit commencer la section, on fait une petite encoche avec l'angle d'une lime, en frottant d'un mouvement sec du haut en bas. Puis on fait rougir à la lampe soit un bout de fer, soit un tuyau de pipe d'un sou. A l'aide de cette tige rougie, quelle qu'elle soit, on trace sur le verre la ligne voulue, lentement et en commençant par l'encoche. Enfin, on prend à deux mains la vitre, les pouces près de l'encoche et l'on casse brusquement en ramenant les ongles en dessus. La brisure se fait suivant la ligne dessinée par la tige chauffée; et l'opération ne présente aucun danger.

Pour pratiquer un trou dans un verre, on fait dissoudre un morceau de camphre dans un peu d'essence de térébenthine; puis on se procure un petit foret de raccommodeur de faïence. Tous les quincailliers en vendent. On trempe la tige dans le liquide; on met sur la place choisie une goutte de ce même liquide et l'on pratique la percée par une série de mouvements tournants, comme quand on veut traverser une planche au moyen d'un poinçon.

Il est important que le trou soit toujours abondamment humecté pendant le travail et que la vitre repose bien d'aplomb sur un tapis ou sur un morceau de flanelle.

R. MANUEL.

USAGES ET COUTUMES

APRÈS LE MARIAGE

On ne se met plus immédiatement en route pour le voyage de noces, comme on faisait il y a quelques années. On laisse cela aux Anglais, qui sortent de la maison paternelle de la jeune femme sous une grêle de riz et de pantoufles de satin blanc. Le marié français emmène sa femme dans le nid qu'il lui a préparé, en étudiant ses goûts; ou bien, ce sont les parents qui abandonnent pendant quelques jours leur propre maison, pour laisser les jeunes époux à eux-mêmes. On ne veut plus gaspiller ces premières heures de la vie à deux, sur les voies ferrées, dans l'hôtellerie banale et encombrée, où l'on a mille petits ennuis à subir, et où les caractères se heurtent parfois, dès le premier instant, par suite de l'un de ces contre-temps, de l'une de ces contrariétés, qui sont inévitables en voyage. Plus tard, les dissonances se fondent dans un accord plus parfait; c'est le bon sens, compagnon inséparable du bon goût, qui fixe le moment du voyage de noces: six semaines après le mariage; c'est un sentiment délicat qui nous empêche, aujourd'hui, d'éparpiller sur les grands chemins les délicieux souvenirs de la lune de miel.

Jusqu'à leur retour, après lequel ils font leurs visites de noces, annonçant ainsi qu'ils rentrent dans le train de la vie ordinaire, les jeunes époux sont affranchis de tout devoir mondain. Lorsqu'on vient à les rencontrer, on ne doit pas faire mine de les reconnaître... à moins qu'il ne leur convienne de s'approcher les premiers. Mais, alors même, on ne les retient pas longtemps; on ne leur parle jamais d'événements douloureux, néfastes ou tristes: il ne faut pas troubler leur bonheur, ennuager leur ciel; on les traite comme des dieux dont la sérénité heureuse ignore la souffrance... jusqu'au jour où il leur plaît de redescendre sur la terre, de redevenir simples mortels.

LES PREMIERS SOINS

L'EMPOISONNEMENT PAR L'ARSENIC

Symptômes.—La personne empoisonnée par l'acide arsénieux éprouve une saveur sucrée, astringente, âcre corrosive, si le poison est en grande quantité ou séjourne sur la muqueuse de la bouche; en ce cas, il y a rougeur et cautérisation de la bouche. Nausées, vomissements de matières muqueuses et sanguinolentes, survenant une ou plusieurs heures après l'indigestion. Anxiété dans la région du cœur, douleur vive, brûlante au creux de l'estomac, soif, ventre sensible, coliques, évacuations plus ou moins abondantes. Quelques-uns de ces symptômes peuvent manquer.

En attendant le médecin.—Se hâter de déterminer les vomissements au moyen de l'introduction des doigts ou d'une plume dans la gorge. Administrer plusieurs verres d'eau sucrée froide, jusqu'à ce qu'on ait eu le temps d'en faire chauffer. Si l'on a sous la main de l'eau sulfureuse, en faire boire quelques petits verres. Mettre dans un vase 30 grammes (une once) de magnésie calcinée, ou de craie ou de blanc d'Espagne, qu'on fait fondre en y ajoutant peu à peu trois ou quatre litres d'eau. Faire prendre ce breuvage par petits verres, de cinq en cinq minutes.

CONNAISSANCES UTILES

Pour empêcher les gâteaux de coller au ferblanc, après avoir graissé le plat, on le saupoudre de farine.

Les fenêtres de la cuisine sont le meilleur endroit pour placer les fleurs. Elles reçoivent ainsi l'humidité nécessaire de la vapeur qui monte des chaudrons.

Oufs en surprise (entremets sucré).
—Faites un petit trou dans chacun de vos œufs avec la pointe d'un couteau, délayez le jaune avec une grosse aiguille afin de pouvoir le vider. Ayant tout retiré, vous remplissez votre coquille de la crème à votre goût, soit à la vanille, au citron, même au chocolat, vous vous servez d'un entonnoir très fin, si vous n'en avez pas d'assez petit, pliez une carte. Placez vos œufs remplis dans une casserole où ils puissent baigner; ils doivent être droits, l'ouverture en l'air, afin que la crème ne sorte pas. Une fois cuits, lavez-les et servez dans serviette comme les œufs à la coque. Ne mettez de l'eau que jusqu'à moitié de hauteur des œufs.

AUX SOURDS. Une personne guérie d'une surdité constante de 23 ans, par l'emploi d'un remède très simple, en enverra la description gratis en français à quiconque en témoignera le désir. S'adresser: Nicholson, 177, MacDougal St., New-York.

CHAPEAUX!

Demandez à voir l'assortiment considérable de

LAINAGES,

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux faits sur commande.

Etoffes à robes, la fureur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

Nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

Nous invitons les DAMES de ne pas manquer de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

MANTEAUX,
MANCHONS,
CHAPEAUX,
LAINAGES,
ETC., ETC.

Mlle CHAMPAGNE,

1548, RUE SAINTE-CATHERINE

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons un SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842 465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

La Grande Vente de la Faillite

—DE—

TREMBLAY & LALONDE

A LIEU MAINTENANT

Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

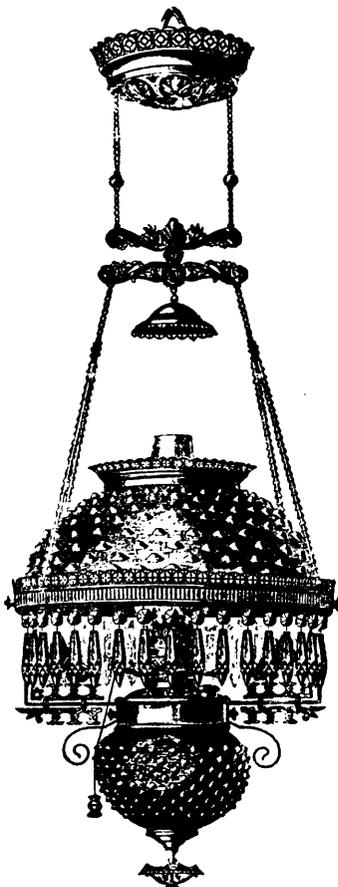
ENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1973—RUE NOTRE-DAME—1793



VENEZ VOIR



Mes nouvelles Lampes à Suspension de \$2.25 et celles de \$4.50 avec pendants, qui sont les plus chics de Montréal. Mes lampes avec jolis pendants sont de vrais bijoux.

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e po te d 1 Carré Chaboillez

(TELEPHONE 273)



FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No. 42, Pearl Street, New-York.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Colletortes.
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES 10

BATISSE-DESSEURS) MONTR AL

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

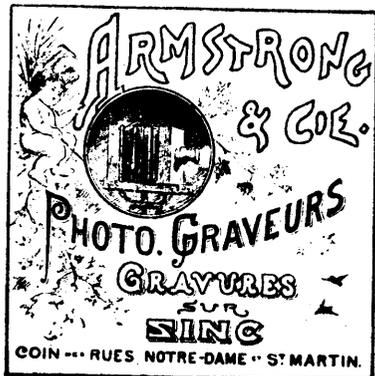
PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'a notice et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO., 10 SPRUCE ST. New-York.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 329.—ENIGME

Bien que je ne sois pas d'essence trop étrange,
Je suis fait cependant pour vous bien étonner ;
Ma tournure ou ma forme à l'infini se change,
Tel me possède et point ne veut m'abandonner ;
Tel me laisse à loisir, pour guérir la fortune !
J'abrite dans mon sein plus d'un peuple ici-bas,
Mais l'on prétend me voir jusque dans la
Je n'oserai nier, mais je ne le crois pas, [lune !
Et dans ce monde, hélas ? assoiffé de victoire,
Quel est l'homme, voulant briller au premier
[rang,
Dans ses rêves d'amour, de jeunesse et de
[gloire.
Qui n'a cherché sans cesse à me faire très
[grand ?
Or dans notre univers, tout s'use et diminue ;
Surtout quand on enlève ou qu'on brise un
[morceau,
Que l'on coupe une chose, elle en est plus me-
[nue ;
En miettes, l'on voit se réduire en morceau.
Il n'est, en effet, là rien d'extraordinaire.
Non certes ! Mais voilà qui confond et sur-
[prend :
Je suis d'une nature absolument contraire ;
Plus, à moi, l'on m'en ôte, et plus je deviens
[grand.

No 330.—CHARADE

Qui dans l'adversité ne s'arme de l'Étief
Peut, s'il cède au Second, se trancher mon
[Premier.

SOLUTIONS :

- No 325.—Le mot est : Peuple.
- No 326.—Arc de Triomphe.
- No 327.—Le mot est : Bataille.
- No 328.—Commun et Comme un.

ONT DEVINÉ :

Moise Laurin, Beauharnois ; Alphonse Mon-
marque, Sorel ; J. B. Langlois, Valley Falls ;
Cédric Fortier, Alfred Alarie, Lévis ; Mlle
Éveline Depocas, Aldéric Lemieux, George-
Henri Duquette, Montréal ; Mlle Emilie Roy,
Mlle Philomène Jolie, Arthur Barbeau, Que-
bec.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

A tous ceux qui ne croient pas

AUX PROPRIETES DE

L'EAU SAINT-LEON

QUÉBEC, 14 OCTOBRE, 1887.

La Compagnie d'Eau St Léon,

Messieurs.—J'ai souffert pendant cinq ans
du Rhumatisme, de la Goutte, et j'ai employé
un grand nombre de remèdes, mais sans pou-
voir obtenir de soulagement. Lorsqu'enfin je
commençai à faire usage de L'EAU MINÉ-
RALE DE SAINT-LEON, nouvellement
puisée des sources. J'ai trouvé que c'était un
excellent remède ; elle m'a donné une complète
satisfaction. Je conseille vivement aux autres
de l'employer pour ces sortes de maladies.

L. A. BOISVERT.

Propriétaire du Restaurant Commercial,
Président de l'Association des hôteliers
licenciés de Québec.

Signé d'avant moi,

OWEN MURPHY, M. P., J. P.

Cette eau célèbre est vendue par tous les
pharmaciens et épiciers à 25 cts le gallon.
En vente aussi en gros et en détail au

DEPOT CENTRAL

No 54 PLACE VICTORIA,
A. POULIN, Gerant.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraîchissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la der-
nière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Diaps, Tricots Français, Anglais, Écossais dans les patrons les plus fashion-
nables. Tailleurs et Modistes de 1^{re} classe. Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, ainsi que
toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne



JOHNSTONS FLUID BEEF

Réchauffant, Fortifiant, Recomfortant

C'EST UNE DÉLICIEUSE BOISSON

PENDANT LES TEMPS FROIDS D'HIVER

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

Meubles de fantaisie pour les Fetes

Meubles pour Salons en groupes de 3 à 6 morceaux,
Chaises en bois plié de Vienne (Autriche).

Chaises en jonc de Chine, nouveaux genres.

Tables, Escritoirs, Tabourets, etc., etc.

—CHEZ—

WM. KING & CIE.,

NO 652, RUE CRAIG

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Étrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Piété, reliures riches. Articles
Religieux, Chapelets, Médailles, Médallions et Croix. — Albums pour photographies. Albums
à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants
et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à
toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

SAISON D'HIVER!!

Voici l'hiver qui s'approche, chacun veut se couvrir ou s'habiller en pelletterie. Eh bien,
vous trouverez toujours au magasin de

LORGE & CIE.,

Un assortiment complet de Casques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes,
femmes et enfants, ainsi que Capots en pelletteries, Manchons, Bagodes, Colliettes, Col, Bor-
dures pour Manteaux, Gants, Mitaines, Souliers, etc., le tout de première qualité.

Vous pourrez faire réparer vos pelletteries dans les derniers goûts et dans des prix qui dé-
fient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Cie.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de per-
sonnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la
célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le-
febvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où
l'on pourra toujours s'en procurer au verre,
par une pompe automatique et hydraulique,
au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le
chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard
Charbon. Bureaux: 99, Quai des Grands-Augus-
tins à Paris (France). Abonnements pour 1886:
Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union pos-
tale, 13 fr

CHEZ S. A. DE LORIMIER
(SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en mon-
tant. Chaussettes en mérinos ou en laine ex-
tra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
1700, rue Notre-Dame, 2^{me} porte de
l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisieme mercredi de
chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

Le 21 DECEMBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX
DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies
de la Peau sont aujourd'hui d'un usage géué-
ral ; les médecins les recommandent à leurs
patients, et des milliers de certificats attestent
leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres,
Riflé, Hémorroïdes, etc., réputés incurables,
ont été radicalement guéris par l'usage de ces
Savons.

Numéros et Usage des Savons
Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer
les plaies et les ulcères, et favorise la cicatri-
sation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, mor-
pions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques,
chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousse
et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour
faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce sa-
von d'une manière toute particulière pour le
riflé.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, sa-
von de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de
beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres
pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, ma-
ringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse, disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la
gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Si votre marchand ou droguiste ne les
tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à
l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés
franco, par la maille.

ALFRYD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 10 décembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

M ST-elle brune ou blonde ?
—Aussi blonde que les blés mûrs...
—Son teint ?...
—Des roses pâles effeuillées, voilà ses
jeunes...

—Ses yeux ?
—Ah ! ses yeux, monsieur, ils sont noirs et
brillants comme si sa chevelure n'était pas cou-
leur d'or...

Lascars tressaillit.
Le portrait, rapidement esquissé de cette en-
fant blonde aux yeux noirs lui remettait en mé-
moire le divin et triste visage de sa victime, Pau-
line Talbot.

—Si c'était elle !... se demanda-t-il.

Mais il éloi-
gna cette pen-
sée. Était-il
vraisemblable,
en effet, était-il
même admissi-
ble, que l'orphe-
line eût été ra-
menée, par le
hasard, si près
de lui ?

—Enfin, re-
prit au bout
d'un instant
Sauvageon voy-
ant que son maî-
tre gardait le si-
lence, ma consci-
ence me dit
que j'ai travaillé
aujourd'hui en
bon serviteur, et
je suis bien cer-
tain que monsieur
ne s'en-
nuiera plus, dès
que monsieur
sera amoureux,
ce qui ne tarde-
ra guère...

—Pour m'é-
prendre de cette
personne, répli-
qua Lascars, il
faudrait d'abord
la voir...

—Monsieur la
verra...

—Comment ?...

—Mon Dieu, la chose ira d'elle-même...

—Mais pas déjà tant, ce me semble, puisque la
jeune fille ne sort que la nuit, rigoureusement
voilée, et qu'elle ne reçoit personne... sous quel
prétexte d'ailleurs me présenter chez elle ?...

—J'ai pensé à tout cela... répliqua Sauvageon.
J'ai prévu les difficultés... J'ai trouvé le moyen
de les réduire à néant, et, si monsieur veut me
faire l'honneur de s'en rapporter à moi, je me
charge de l'introduire dans la maison, du consen-
tement de la vieille dame et de la jeune fille, et
cela pas plus tard que demain au soir...

—Vous feriez cela, Sauvageon ? s'écria Roland.

—J'en donne l'assurance à monsieur...

—Êtes-vous donc sorcier ?...

—Non, monsieur, mais je suis zélé...

—Eh bien ! apprenez-moi vos projets, et, s'ils
me paraissent acceptables, ils sont acceptés d'avance...

XXX

Sauvageon avait un plan, le fait est positif, et
ce plan, que nous allons bientôt connaître par ses

résultats, ne manquait pas d'une certaine habileté.

La mise à exécution des projets de Sauvageon
avait été fixée au lendemain soir. La journée s'é-
coula sans amener d'incidents qu'il soit utile de
mettre sous les yeux de nos lecteurs. A la nuit
tombante, Lascars et son valet se préparèrent.

Leurs préparatifs furent courts. Le baron qui,
depuis son installation au Moulin Rouge, négligeait
absolument sa toilette, s'habilla avec un soin
tout parisien, et attacha à son côté son épée de
parade.

Sauvageon reprit, au contraire, les haillons qu'il
portait lors de sa première entrevue avec Lascars,
et baigna son visage, à plusieurs reprises, dans
une dissolution de suie destinée à le rendre mé-
connaissable.

Quand sa métamorphose lui parut suffisante, il
vint se présenter à son maître.

—Monsieur me trouve-t-il bien ainsi ? lui de-
manda-t-il.

—Si le diable venait sur terre, répondit Las-
cars en riant, il prendrait cette figure...

—C'est tout justement ce qu'il faut, monsieur.
Les choses iront d'autant mieux que la frayeur
sera plus grande...

—Alors tout ira bien, car ce visage sombre aux
yeux blancs épouvanterait les plus résolus...

êtes, et jouez votre rôle quand le moment en sera
venu. Moi, je vais me mettre à mon poste...

Et le bandit s'éloigna dans la direction prise
par les deux femmes, mais il marcha peu de
temps, et lorsqu'il eut fait environ cent cinquante
à deux cents pas, il s'arrêta et s'assit sur le revers
d'un fossé.

Rejoignons les promeneuses qui n'étaient au-
tres, nos lecteurs l'ont deviné déjà, que Pauline
Talbot et madame Audouin.

La jeune fille, nous le savons, avait quitté Pa-
ris dans un état déplorable. Sa raison, meurtrie,
ou plutôt brisée par des chocs terribles, avait fait
nauffrage au milieu d'une tempête de malheurs,
et la fidèle gouvernante, qui tenait lieu de mère
à Pauline, s'était dit, sans une profonde terreur,
que peut-être la pauvre enfant resterait folle toute
sa vie...

Grâce au ciel, ou malheureusement (c'est ce
que l'avenir nous apprendra) il n'en avait point
été ainsi... Quelques semaines de séjour à la cam-
pagne, une complète solitude, un air pur, les
chants des oiseaux, la vue du soleil et des fleurs
avaient suffi pour rendre le calme à l'organisation
ébranlée de l'orpheline, et pour ramener l'ordre
dans son esprit troublé.

—Ma bonne Audouin, dit-elle à sa gouvernante,
je viens d'être
bien malade,
n'est-ce pas ?

—Oui, chère
enfant, tu as été
malade en effet.
Pourquoi me de-
mandes-tu cela ?

—Parce que
j'ai conscience
d'un long affai-
blissement de
toutes mes facul-
tés, et, quand je
regarde derrière
moi, mon esprit
se perd au mi-
lieu d'une
étrange obscuri-
té... Il me sem-
ble que j'ai long-
temps dormi, et
que j'ai fait des
rêves horribles,
mais ces rêves,
hélas ! je le com-
prends trop
bien, c'était la
triste réalité...

Madame Au-
douin baissa la
tête et ne répon-
dit pas.

—O h ! n e
crains rien,
poursuivit Pau-
line en se jotant



Le pansement fut fait en trois minutes par Pauline d'une main légère et délicate.—(Page 32, col 1).

—Nous partirons quand monsieur voudra...

—Je suis prêt...

Lascars et Sauvageon s'installèrent dans le ba-
teau, qui descendit rapidement la Seine jusqu'à
la hauteur du Bas-Prunet.

Là, il fut amarré. Le maître et le valet mirent
pied à terre, gravirent la berge et se trouvèrent
vis-à-vis la maisonnette servant de demeure aux
deux inconnues.

A ce moment précis, on entendit, derrière la
haie du petit jardin, le bruit de pas légers et le
froufrou d'étoffes traînantes, puis la porte de l'en-
clos s'entre-bâilla.

Sauvageon murmura à l'oreille de Lascars :

—Cachez-vous, monsieur !... les voici.

En même temps il se jeta derrière le tronc de
l'un des vieux ormes qui bordaient la route. Le
baron en fit autant de son côté. Les deux femmes
sortirent, refermèrent avec soin la porte derrière
elles, passèrent devant la cachette de Lascars et
de Sauvageon, et s'éloignèrent avec lenteur pour
leur promenade de chaque soir.

Lorsqu'elles eurent disparu dans les ténèbres,
le maître s'approcha du valet et lui demanda :

—Faut-il les suivre ?...

—Inutile... répliqua Sauvageon, c'est seule-
ment au retour que nous agirons... restez où vous

dans les bras de sa gouvernante et en l'embras-
sant avec effusion, j'ai le courage de tout enten-
dre... j'ai la force de tout savoir... Apprends-moi
donc ce que je ne dois pas ce que je ne veux pas
ignorer... Dis-moi comment mon père est mort...

Madame Audouin hésita.

—Chère enfant, dit madame Audouin, écoute-
moi donc... Je ne te cacherai rien...

Elle tint parole ; tout ce qu'elle savait, elle le
répéta fidèlement à l'orpheline.

Pauline, en l'écoutant, pleura longuement ; elle
pleura avec amertume ; il lui sembla que son cœur
tout entier se fondait en larmes ; elle souffrit de
telles angoisses, qu'il lui sembla qu'elle allait mourir...

Puis, comme Dieu a voulu (sans doute par pi-
tié pour la faiblesse humaine) que les grandes dou-
leurs s'évaporent par leur violence même, Pau-
line éprouva une sorte de soulagement, et elle
abandonna son âme à une douce et rêveuse mé-
lancolie, qui ne la quitta plus...

Il ne lui semblait point que son père fût mort.
Sans cesse elle évoquait son image ; sans cesse
elle le voyait auprès d'elle ; elle croyait lui par-
ler ; elle l'entendait lui répondre...

Ceci n'était d'ailleurs ni un retour de folie, ni
le résultat d'une sorte d'allucination... C'était une

illusion de filiale tendresse... Qui donc, après une perte irréparable et profondément sentie, n'a cru vivre encore avec un mort bien-aimé?...

A côté de l'image du vieillard, presque toujours présente, à côté de son noble visage encadré dans les longues boucles de ses cheveux blancs, une autre figure, à peine moins distincte, apparaissait souvent...

C'était celle de cet héroïque jeune homme, resplendissant de générosité chevaleresque, d'audace et de dévouement, par qui Pauline avait été défendue dans la rue Royale, pendant la nuit du 30 mai, et sur le bras duquel elle s'était appuyée, le marquis Tancrède d'Hérouville!

Telle était la situation morale de l'orpheline, au jour et à l'heure où nous la retrouvons, en compagnie de madame Audouin, faisant sa promenade de chaque soir sur la route qui conduit de Bougival à Port-Marly, et qui ne s'écarte guère des rives de la Seine.

La vieille dame et la jeune fille marchaient l'une à côté de l'autre, silencieusement.

Un quart d'heure, à peu près, se passa ainsi, puis madame Audouin rompit un silence qui semblait lui peser, quoique, certes, l'excellente femme ne fût point bavarde.

—Pauline, mon enfant, murmura-t-elle, pourquoi ne me parles-tu pas? A quoi penses-tu donc ainsi?

La jeune fille tressaillit, comme au moment d'un brusque réveil.

—Ma bonne Audouin, répondit-elle, je regardais le ciel, je pensais à Dieu, à mon père, qui est auprès de Dieu, et je leur demandais à tous deux de veiller sur nous, de nous protéger, de ne nous abandonner jamais... Que deviendrions-nous, hélas! si Dieu et mon père ne nous soutenaient pas, nous qui sommes seules, seules sur la terre?

—Ma chère enfant, dit madame Audouin avec inquiétude, il me semble que tu es, ce soir, plus découragée, plus abattue que de coutume... est-ce que je me trompe?

—Non, tu ne te trompes pas... murmura-t-elle ensuite. J'éprouve en ce moment, c'est vraie, un redoublement de tristesse...

—Pourquoi?

—Je l'ignore, et il me serait tout à fait impossible de l'expliquer... au chagrin si profond et si légitime que tu partages avec moi se joint ce soir un malaise moral dont les causes me sont inconnues... J'ai entendu parler jadis de pressentiments, mais je ne puis croire qu'ils existent, puisque le 30 mai, insouciant et joyeux, j'entraînais, malgré lui, mon père à cette horrible fête! Eh bien! il me semble aujourd'hui qu'un pressentiment sombre pèse sur mon âme... il me semble que nos infortunes ne sont point à leur terme, il me semble enfin qu'un nouveau malheur est près de nous atteindre...

—Pauline, mon enfant, ne dis pas cela, je t'en supplie!... tu me fais trembler? Quel malheur crains-tu donc?

—Je te répète que je l'ignore... répliqua la jeune fille, je ne comprends absolument rien à ce qui se passe en moi, et, sans ta question de tout à l'heure, je ne t'en aurais point parlé...

—Tu m'as troublé l'âme et l'esprit avec tes prévisions sinistres, poursuivit la gouvernante, voici que je me sens tout agitée... toute tremblante... cette obscurité me paraît lugubre... Je trouve que ces grands arbres noirs ressemblent à des fantômes géants...

—Ma bonne Audouin, dit Pauline, puisque l'aveu de ma faiblesse involontaire te trouble et t'agite ainsi, veux-tu ne pas continuer ce soir notre promenade et reprendre tout de suite le chemin de la maison?...

—J'allais t'adresser cette prière...

—Viens donc, et surtout calme-toi, car s'il est au monde une chose certaine, c'est qu'aucun danger ne nous menace et que mon imagination malade prévoit des maux imaginaires...

La jeune fille et la vieille dame revinrent alors sur leurs pas, et, pendant quelques minutes, aucune parole ne fut échangée entre elles...

XXXI

Tout à coup Pauline sentit le bras de madame Audouin trembler légèrement sur le sien.

—Qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle. Est-ce que tu souffres?

—Non: mais j'ai peur... murmura la vieille dame d'une voix à peine distincte.

—Peur! répéta la jeune fille, et de quoi, mon Dieu?...

—Il me semble qu'on marche derrière nous...

L'orpheline tourna la tête à demi, pour écouter, et le bruit d'un pas lourd frappa distinctement son oreille.

—C'est vrai, dit-elle au bout d'un instant, on marche...

—Fuyons, alors!... fuyons!... balbutia la gouvernante affolée.

Pauline, malgré la disposition d'esprit dans laquelle elle se trouvait, ne put s'empêcher de sourire.

—Ma bonne Audouin, répliqua-t-elle ensuite, rassure-toi, je t'en supplie... la présence d'un voyageur sur cette route n'a rien qui doive nous alarmer, ni même qui puisse nous paraître suspect... la personne dont nous entendons les pas est sans doute un paysan de Bougival qui rentre chez lui... peut-être même est-ce un habitant de la ferme...

—Tu parles de la ferme... sais-tu ce que, pas plus tard qu'hier, la fermière me disait?

—Que te disait-elle?

—Ceci, en propres paroles: *Défiez-vous! vous sortez trop tard! prenez garde aux fâcheuses rencontres... il y a des rôdeurs de nuit... des mauvaises gens... des gueux de Paris...* je voulais te répéter ces paroles aujourd'hui... je voulais te demander de changer nos heures de promenade... Cela m'est sorti de l'esprit... plaise à Dieu que ce ne soit pas pour notre malheur!

—Mais alors, s'il en est ainsi, hâtons-nous!... deux cents pas, tout au plus, nous séparent de notre demeure... ne laissons point à ce homme le temps de nous rejoindre... courons...

La bonne dame ne demandait assurément pas mieux, mais ses jambes n'étaient ni jeunes ni solides, et la peur les affaiblissait encore. Après une course de peu de durée, qui cependant n'avait point été bien rapide, elle dut se ralentir, hale-tante, et fut presque contrainte de faire halte.

La marche lourde continuait à retentir derrière les deux femmes et devenait de plus en plus distincte. Evidemment l'homme hâtait le pas et se rapprochait...

—Au nom du ciel, ma bonne Audouin, balbutia Pauline en saisissant le bras de sa gouvernante pour l'entraîner, faites un dernier effort... continuons... ne vous arrêtez pas...

—Je n'en puis plus... je suffoque... je vais tomber...

—Du courage! vous vous remettrez au logis, Madame Audouin, galvanisée en quelque sorte par les tentatives et les supplications de la jeune fille essaya de reprendre une allure plus rapide; mais il était déjà trop tard.

Une voix, rendue à dessein rauque et brutale (celle de Sauvageon), retentit à quelques pas des deux femmes, et, glaçant leur sang dans leurs veines, anéantit leurs forces et paralysa leurs mouvements...

—Eh bien! eh bien! mes divinités, disait cette voix, qu'est-ce que c'est, on se sauve quand j'arrive! C'est une chose qui ne se fait pas! Halte-là, mes poulettes, vous m'appartenez par droit de conquête! nous allons faire ensemble plus ample connaissance, et, pour commencer, je vais vous embrasser toutes les deux...

Le misérable, joignant l'action aux paroles, étendit les bras et prit par la taille Pauline, et madame Audouin qui, parvenues au comble de l'épouvante, se serraient l'une contre l'autre en tremblant...

La gouvernante fit une tentative désespérée pour crier à l'aide, mais sa voix expira dans sa gorge contractée...

Pauline se débattait en gémissant sous l'étreinte de Sauvageon et s'efforçait de se dégager.

—Des manières! reprit ce dernier, à quoi que ça sert avec moi! bas les pattes, mes petites chattes! j'ai dit que je vous embrasserais, et je vous embrasserai... et si ce n'est pas de bon gré, ça sera de force, j'en fais serment de par tous les diables!

L'excès du désespoir, de l'effroi et de la honte, ranima Pauline. Elle eut la force de crier à deux reprises:

—Au secours! au secours!

Sauvageon répondit par un éclat de rire farouche.

—Egosiez-vous, la belle! continua-t-il. Criez, appelez, passez-vous-en la fantaisie si ça vous amuse! je m'en moque pas mal! la route est déserte. Personne ne viendra... et d'ailleurs, si quel'un arrive, tant pis pour lui, je le tuerais comme une mouche! Ah! vous ne me connaissez pas... je suis bon enfant tant que ça va comme je veux; mais pour si peu qu'on me résiste, faut changer de gamme... je deviens terrible!...

—Monsieur, au nom du ciel, ayez pitié de nous! balbutia madame Audouin.

—Nous vous implorons, monsieur, dit Pauline à son tour, nous sommes à vos genoux! au nom de votre mère, soyez miséricordieux pour deux pauvres femmes...

—Tiens! tiens! reprit Sauvageon avec un nouvel éclat de rire, heureusement qu'elles ont parlé toutes les deux!... sans ça j'allais être volé! ce que c'est pourtant quand on n'y voit goutte! j'ai sous la main une vieille chouette et une jeune colombe... au diable la chouette et à moi la colombe!...

Il repoussa brutalement madame Audouin, qui tomba presque inanimée sur le sol; puis saisissant dans ses bras Pauline, malgré sa résistance désespérée et malgré les coups de ses faibles mains il l'enleva de terre et fit mine de s'éloigner en l'emportant.

—Mon Dieu! cria la jeune fille, dont la raison chancelait de nouveau et qui se sentait mourir, mon Dieu! ne viendrez-vous point à mon aide? Oh! mon père, n'enverrez-vous pas un défenseur à votre enfant?

—Qui donc appelle à l'aide? qui donc à besoin d'un défenseur?...

Cette intervention inattendue parut providentielle à la jeune fille, déjà presque évanouie, et la ranima.

—On outrage des femmes! répondit-elle. C'est Dieu qui vous envoie pour nous défendre... pour nous sauver!...

—Au large! hurla Sauvageon, et qui que vous soyez, si vous tenez à la vie, croyez-moi, ne vous mêlez pas de mes affaires...

On entendit ce bruit particulier produit par une épée qui siffle en sortant du fourreau.

En même temps l'inconnu, qui n'était autre que Lascars, répliqua d'une voix indignée et pleine de menaces:

—Au large vous-même, misérable! hâtez-vous de fuir! il y a un homme en face de vous, et vous êtes lâche, puisque vous insultez les femmes!

—Pour la dernière fois, dit Sauvageon, prenez garde!... livrez-moi passage!

Lascars ne répondit que par un éclat de rire sardonique.

Sauvageon dénoua l'étreinte qui retenait Pauline captive.

La jeune fille, se sentant libre, poussa une exclamation de joie et courut se réfugier derrière son défenseur improvisé.

Sauvageon, de son côté, fit le geste de tirer de sa ceinture un couteau, et bondit vers Lascars qui l'attendait de pied ferme et qui soutint le choc sans broncher...

Alors s'engagea entre les deux hommes une lutte corps à corps, d'autant plus formidable en apparence qu'elle était plus inoffensive en réalité, et que les adversaires, tout en ayant grand soin de se ménager réciproquement, ne négligeaient rien pour donner à la rixe une apparence farouche et dramatique...

Pendant ce simulacre de combat qui se prolongea pendant plusieurs minutes, Pauline et madame Audouin tremblaient de voir succomber le généreux inconnu qui s'était constitué leur chevalier et qui pour elles jouait sa vie contre le couteau d'un lâche assassin, Pauline et sa gouvernante disons-nous, faisaient retentir l'air de leurs cris les plus aigus, et appelaient à l'aide de toute la force de leurs poumons ranimés...

Ces clameurs amenèrent un résultat auquel, assurément, ni Lascars, ni Sauvageon ne pensaient.

La scène de violence que nous racontons se passait à une faible distance des bâtiments de la ferme.

La porte charretière s'ouvrit tout à coup; des clartés vives, succédant sans transition aux té-

nèbres opaques, inondèrent la route, et trois vigoureux garçons, suivis de la fermière elle-même, s'élançèrent au dehors avec une ardeur incomparable.

Deux d'entre eux portaient des lanternes et brandissaient des fourches. Le troisième tenait un vieux mousquet rouillé.

—Alerte ! dit tout bas Lascars à Sauvageon, jouez des jambes... il n'est que temps !

L'ex-cabaretier des Lapins ne se fit pas répéter deux fois cette prudente recommandation. Il tourna sur ses talons et prit la fuite en agitant au-dessus de sa tête le long couteau inoffensif dont il était armé.

Il espérait que la vue de ce formidable coutelas tiendrait à distance les assaillants et refroidirait leur zèle...

Il n'en fut rien, malheureusement pour lui ! Les trois garçons de ferme prenaient au sérieux leur rôle de justiciers. Ils voyaient d'ailleurs que le nombre et la force étaient pour eux, en même temps que le bon droit, et ils commencèrent la poursuite avec une rapidité de funeste augure pour l'infortuné qui, cette fois encore, sans doute allait porter la peine immédiate de sa coquinerie.

Le péril était réel, il était imminent ; Sauvageon le comprit et redoubla de vitesse, mais ses persécuteurs avaient des jambes de cerfs, et de seconde en seconde, le fugitif, comme le lièvre sur ses fins qui sent la meute lui souffler au poil, s'apercevait d'une notable diminution de distance entre lui et les jeunes paysans...

Cette distance devint bientôt si courte, que les pointes acérées des fourches traversèrent les vêtements de Sauvageon et firent connaissance avec ses reins.

Ces gens-là ne voudront entendre à rien ! se dit-il, ils vont me tuer comme un chien enragé !... je n'ai qu'une ressource, c'est de gagner l'eau... la rivière les arrêtera peut-être...

Aussitôt il quitta la route ; il gagna le sommet de la berge en quelques élans, avec cette force nerveuse que donne le désespoir, il descendit d'un seul bond le talus rapide, et haletant, suffoqué, n'en pouvant plus, il se précipita dans la Seine et fit un plongeon...

Les trois paysans, prodigieusement déçus, restèrent immobiles sur le bord. Ni les uns ni les autres ne savaient nager et leur proie leur échappait !...

Volontiers, ils se seraient pris aux cheveux pour se punir de leur insuccès...

—C'est-il en vérité Dieu possible de laisser filer un pareil gredin, quand on le tient si bien que nous le tenions ! s'écria l'un d'eux en frappant du pied ; aussi, c'est ta faute, grand dadais de Nicolas que tu es ! pourquoi donc que tu n'as pas tiré dessus ? à quoi que ça te servait d'avoir un fusil, puisque tu n'étais point tant seulement capable de t'en servir ?

—Tais ton bec, Bonaventure ! répliqua Nicolas pris à partie, j'ai cru, moi, que vous lui feriez son affaire à vous deux avec vos fourches ! fallait prévenir que vous ne saviez courir non plus que des limaces !... je comptais sur vous comme une bête, mais, si c'était à refaire, on verrait...

Bonaventure poussa un cri.

—Qué qu'il y a ?... demandèrent vivement les deux autres garçons de ferme.

—Le voilà... répondit Bonaventure.

—Où ?

—Là-bas... tenez... tenez... voyez-vous sa tête ?

—Oui... oui... ça pourrait bien l'être tout de même... c'est sa tête pour sûr, nage-t-il crânement, ce matin-là ! dirent les paysans convaincus.

Sauvageon, en effet, après avoir glissé entre deux eaux pendant quelques secondes, venait de reparaitre, à une distance de vingt-cinq ou trente pas, pour reprendre haleine.

—Attention ! fit Nicolas, je ne vous dis que ça, mes compères... vous allez voir ce que vous allez voir !

Il épaula son vieux mousquet, il visa longuement et il appuya sur la détente.

La charge était énorme ; une trainée de feu raya les ténèbres ; une détonation formidable se fit entendre dans le silence de la nuit et Nicolas fit la grimace en secouant son épaule talée par le recul du mousquet.

—Il en tient ! crièrent à la fois les trois pay-

sans, en étendant leurs mains vers le fleuve, dans la direction de Sauvageon.

Ce dernier venait de pousser un gémissement sourd ; ses bras battaient l'eau, qu'ils faisaient jaillir avec violence autour de son corps ; il tournait convulsivement sur lui-même comme un marsouin qui fait la roue...

Cette agitation suprême ne dura d'ailleurs que la vingtième partie d'une seconde, puis le bandit devint immobile et disparut dans les profondeurs de la Seine.

XXXII

Une clameur triomphale des garçons de ferme accueillit ce dénoûment.

—Eh bien ! fit ensuite Nicolas, en frappant d'un air orgueilleux sur le canon rouillé de son vieux fusil, qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure ? Ça y est-il, hein, mes garçons pensez-vous qu'on sache jouer un peu de la clarinette de cinq pieds ? Je crois, sans me vanter, que je lui ai fait son affaire assez proprement, à ce *guerdin*-là et qu'il ne demande pas son reste...

—Ah ! dame ! oui, dit Pancrace, faut être juste ! tu lui as donné son compte comme il faut !

—C'est toujours un scélérat de moins, appuya Bonaventure, et, quant à ce qui est de faire des mauvais coups, la chose est certaine, celui-là n'en fera plus...

—Ça lui apprendra ! reprit Nicolas, s'il en arrivait autant à toutes les vilaines gens, le monde ne serait pas si méchant.

—C'est dommage tout de même qu'il ait coulé si vite à fond... hasarda Pancrace, j'aurais voulu voir de plus près la frimousse du particulier.

—Bah ! nous l'avons bien assez vu !... répliqua Bonaventure, il était noir comme le diable et plus laid que les sept péchés !... les écrivains vont le manger présentement ; grand bien leur fasse... que Dieu ait son âme !

Nos trois héros regagnèrent la route et se dirigèrent vers le petit groupe de personnages loin duquel la poursuite avait entraîné les chasseurs et le gibier.

La fermière portait une lanterne en sortant de sa demeure, de telle sorte que le lieu de la scène resta faiblement éclairé, même après le départ des trois jeunes gens.

Pauline Talbot, toujours enveloppée d'un voile noir à travers lequel il était impossible de distinguer ses traits, s'approcha vivement de Lascars, qui, dans une attitude à la fois fière et modeste, s'appuyait sur son épée nue.

—Ah ! monsieur, balbutia-t-elle d'une voix brisée par l'émotion, comment vous remercier dignement de ce que vous venez de faire pour deux pauvres femmes !

—Vous ne me devez rien, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant d'une façon courtoise et respectueuse... Je n'ai fait que mon devoir ! Tout gentilhomme, tout galant homme, aurait agi comme je viens d'agir.

—Votre modestie vous abuse !... reprit Pauline, il est très grand, très beau, très héroïque, d'exposer sa vie ainsi que vous l'avez fait... Mais que vois-je ? ajouta-t-elle, saisie d'un tremblement soudain, que vois-je, monsieur ? vous êtes blessé ! votre sang coule !

—Je crois, mademoiselle, que vous vous trompez... répliqua le baron en s'efforçant d'appeler un sourire sur ses lèvres, sans y parvenir toutefois, car en ce moment une vive inquiétude s'emparait de lui... il voyait les paysans gagner du terrain sur Sauvageon, il commençait à trembler que ce dernier ne se laissât prendre, et l'on comprend quels devaient être les inconvénients et les dangers résultant de cette capture, pour lui-même autant que pour son valet.

De là le trouble et l'inquiétude dont nous venons de parler.

—Non, monsieur, je ne me trompe pas... reprit Pauline avec une extrême vivacité, regardez votre main... elle est toute sanglante ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu que la blessure ne soit pas profonde et dangereuse !

Lascars, un peu surpris, abaissa ses yeux vers sa main, et la vit en effet marbrée de taches rouges.

Dans la chaleur du combat simulé avec Sauvageon, le baron, sans s'en apercevoir, s'était fait à l'avant-bras gauche une entaille légère qui ne

lui causait aucune souffrance, quoique suffisante pour alarmer cruellement la jeune fille.

—Vous voyez bien, monsieur... continua-t-elle, vous voyez !

—Je conviens, mademoiselle, vous seule aviez raison... répliqua Lascars, mais, je puis vous l'affirmer, le pansement le plus simple suffira pour faire disparaître jusqu'à la moindre trace de cette égratignure.

—Ce pansement, dont vous parlez, monsieur, il faut le faire tout de suite.

—Aussi, mademoiselle, vais-je reprendre le chemin de mon logis... J'ai là, tout près un bateau... dans une demi-heure je serai chez moi.

—Non, monsieur, répliqua Pauline, ce n'est point ainsi que je l'entends... Voici la porte de la maisonnette que j'habite avec ma chère gouvernante, madame Audouin... entrez dans notre pauvre demeure... je laverai votre blessure et j'attacherai sur votre poignet une bande de fine toile bien blanche...

—Comment, murmura Lascars, dont cette proposition comblait tous les vœux, comment mademoiselle, vous voulez...

Pauline ne lui laissa pas le temps d'achever.

—Ah ! dit-elle, c'est bien le moins que je pense moi-même une blessure reçue pour moi... Venez donc, monsieur, je vous en prie... ce sera l'affaire d'un instant... Songe qu'il nous faut de la lumière, ma bonne Audouin, ajouta la jeune fille en s'adressant à la vieille dame, allume bien vite la petite lampe.

Les paysans et le fugitif avaient disparu dans les ténèbres ; on n'entendait plus le bruit de leurs pas et le murmure de leurs respirations haletantes.

Déjà Pauline se dirigeait vers sa maisonnette, et le baron se disposait à l'accompagner.

C'est en ce moment que retentit dans l'éloignement le coup de feu de Nicolas.

Lascars eut un nouveau tressaillement. Les trois femmes poussèrent un cri.

—C'est drôle tout de même ! dit la fermière, je croyais que le vieux fusil n'était pas chargé !

—Il se passe là-bas quelque chose de terrible... murmura Pauline en joignant les mains, oh ! mon Dieu... mon Dieu... pourvu qu'ils n'aient pas tué ce malheureux !...

—S'ils l'ont tué, reprit la fermière, ma foi, tant pis pour lui !... la perte ne sera pas grande...

—Mademoiselle, demanda Roland à l'orpheline, êtes-vous d'avis comme moi d'attendre ici le retour de ces braves jeunes gens qui nous apprendront ce qu'ils ont fait ?

Pauline répondit par un signe affirmatif.

Enfin les souliers ferrés de Nicolas, de Bonaventure et de Pancrace, retentirent sur la route durcie ; leurs lanternes brillèrent au loin comme des feux follets et se rapprochèrent rapidement ; les jeunes gens furent bientôt à la portée de la voix.

—Eh bien ! leur cria la fermière dès qu'elle supposa qu'ils pouvaient l'entendre, qu'est-ce que vous avez donc fait du brigand ?

—Mam' Mathurine, répondit fièrement Nicolas, soyez paisible ! Celui-là ne vous empêchera plus de dormir !... vous pouvez vaquer à vos affaires le long des routes, nuitamment, sans courir le risque de le rencontrer !... il ne violentera personne, ni cette nuit, ni demain, ni jamais...

—Vous l'avez tué ! s'écria Pauline.

—Un peu, mam'zelle... répliqua le vainqueur avec orgueil.

La jeune fille cacha dans ses deux mains sa figure pâle sous son voile.

—Ah ! balbutia-t-elle, c'est affreux !... Certes, cet homme était bien coupable, mais il ne méritait pas la mort.

—Faites excuse, mam'zelle, reprit le garçon de ferme un peu honteux de cette désapprobation si manifeste, impossible de faire autrement... Le *guerdin* ne voulait entendre à rien... Il avait sauté dans la rivière, où il plongeait comme un canard, et il allait nous brûler la politesse le mieux du monde, quand j'ai tiré dessus...

—Est-ce que vous avez tué raide ce malheureux ? demanda Lascars.

—Pour ce qui est de ça, oui, monsieur... répondit le jeune paysan, il a fait le tourniquet un moment, comme un homme qui se *neye*... et puis, couic ! il a coulé au fin fond de la rivière ! bonsoir la compagnie !... plus personne !...

—Je l'aime mieux mort que blessé... pensa Roland dont la poitrine était soulagée d'un poids énorme, au moins ainsi je n'ai rien à craindre.

Puis il ajouta, par réflexion :

—Le pauvre diable m'était très utile, il le serait devenu plus encore, et je le regrette sincèrement.

Telle fut la courte oraison funèbre de Sauvageon.

La fermière reprit :

—Depuis quand donc, Nicolas, le fusil était-il chargé ?

—Depuis hier, mam' Mathurine, pour tirer sur la gueuse de fouine qui vient au poulailler manger nos poules... répliqua le paysan.

—Vous plaît-il maintenant me suivre, monsieur ? demanda Pauline à Lascars, votre blessure n'a déjà que trop longtemps attendu.

—Je suis à vos ordres, mademoiselle, répondit le baron, et ma reconnaissance pour vos bontés est d'autant plus grande que ma blessure est plus légère.

La jeune fille, précédant Lascars, se dirigea vers la maisonnette, où madame Audouin était entrée avant eux.

Sur la table, à côté de la lampe, était ouvert un gros livre, lecture habituelle des deux femmes, la Bible...

XXX

—Vous le voyez, monsieur, dit la jeune fille avec un triste sourire. Vous le voyez, la maison est pauvre... que mon sauveur y soit pourtant le bienvenu ! Je suis orpheline, mais, du haut du ciel, mon père vous remercie et vous bénit.

En même temps elle releva son voile.

Lascars attendait avec une vive impatience le moment où les traits, si chaleureusement vantés par Sauvageon, lui apparaîtraient enfin.

En les voyant, une mortelle pâleur envahit son visage... Ses pressentiments ne l'avaient point trompé ; il se trouvait bien réellement en présence de Pauline Talbot dont il avait déjà, à plus d'une reprise, crut reconnaître la voix, et la vue de cette malheureuse enfant, portant un deuil qui était son ouvrage, évoquait dans sa mémoire tous les souvenirs finistres de la nuit du 30 mai...

—Vous pâlissez, monsieur !... s'écria Pauline prise d'un soudain effroi, vous souffrez davantage... je le vois, j'en suis sûre...

—Je souffre un peu, c'est vrai... murmura Lascars, saisissant le prétexte qui s'offrait à lui pour expliquer son trouble manifeste.

—Vite... vite... ma bonne Audouin, poursuivit la jeune fille, déchire de la toile et taille des bandes, je vais préparer de l'eau salée...

Le pansement fut fait en trois minutes par Pauline d'une main légère et délicate, et une longue bande de toile fine, soigneusement cousue, s'enroula autour du poignet du gentilhomme.

Ce temps si court avait suffi à Lascars pour effacer les traces de son émotion, pour reprendre son calme et redevenir maître de lui-même.

—Vous trouvez-vous mieux maintenant, monsieur ? lui demanda la jeune fille.

Je me trouve complètement bien, mademoiselle, répondit le baron, toute souffrance a disparu, grâce à vous... Mais c'est beaucoup trop vous occuper de moi, ajouta-t-il, la frayeur qu'une agression infâme a dû vous causer pouvait avoir des suites bien autrement graves qu'une blessure insignifiante comme la mienne... Rassurez-moi sur votre compte, je vous en supplie...

—Ma frayeur a été grande, je l'avoue ; murmura Pauline, il m'a semblé que j'allais mourir d'épouvante et de saisissement, je me suis vue livrée sans défense au misérable qui vient de payer de sa vie un crime inachevé... Je suis un peu ébranlée, voilà tout... Je me sens faible comme à la suite d'un accès de fièvre. Mais ceci ne m'inquiète guère, et demain, après quelques heures de sommeil, je serai redevenue ce que j'étais ce soir avant cette terrible aventure... Ainsi, monsieur, je vous dois la vie, car sans vous certainement je n'existerais plus à cette heure...

—Vous avoir sauvée, mademoiselle, sera la joie et l'orgueil de toute mon existence ! s'écria Lascars avec feu.

—Mon sauveur veut-il me permettre de lui adresser une question ? demanda timidement Pauline.

Pour toute réponse, le baron s'inclina.

—Je suis fille d'Eve, continua l'orpheline avec un demi sourire, et en cette qualité, curieuse. Par quel miracle du hasard, par quel prodige incompréhensible pour moi, se fait-il que vous soyez arrivé si providentiellement à mon secours ?

—Ce qui vous semble miraculeux est en réalité la chose la plus simple du monde, répliqua le baron ; depuis quelques jours, mademoiselle, je suis presque votre voisin.

—Ah ! fit la jeune fille avec une sorte de joyeux étonnement, vous demeurez à Bougival ou à Port-Marly ?

—Pas précisément, mais j'habite de l'autre côté de la Seine, presque en face de la machine, une vieille maison délabrée qui se nomme le Moulin-Rouge.

De grandes déceptions, d'amers chagrins, la trahison de ceux que j'aimais, l'ingratitude de gens à qui je m'étais dévoué, m'ont chassé de Paris et je suis venu enfermer au fond d'une retraite absolue mon cœur et mon âme froissés tous deux douloureusement.

Dans cette solitude volontaire je n'ai qu'une seule distraction, qu'un plaisir unique, la promenade, et je choisis presque toujours, pour goûter ce plaisir, les heures sombres où la tristesse de la nature est d'accord avec ma propre tristesse.

—Comme moi, balbutia Pauline d'une manière à peine distincte, comme moi...

—Presque chaque soir, continua le baron, je monte dans ma barque et je me laisse entraîner à la dérive par le fleuve. Aujourd'hui, au moment où je venais de passer devant votre maison, il m'a semblé entendre des plaintes, des gémissements, des appels, sur la route qui domine la rivière...

Je ne pouvais hésiter un seul instant. J'ai amarré mon bateau au premier buisson qui s'est rencontré sous ma main le long du bord, j'ai franchi rapidement la berge, et, grâce au ciel, il m'a été permis d'arriver assez tôt pour vous venir utilement en aide. Vous savez le reste, mademoiselle, et vous voyez que rien n'est plus simple...

—Rien ne serait plus simple en effet, monsieur, répondit Pauline, si le courage intrépide et la générosité chevaleresque étaient les vertus de tout le monde ; mais comme, par malheur, il n'en est rien, laissez-moi croire et laissez-moi dire que cette chose si simple dont vous parlez est une grande et belle action...

Lascars est un sourire aux lèvres.

—La reconnaissance que vous croyez me devoir, mademoiselle, répliqua-t-il, joue en cette circonstance le rôle de verre grossissant. Elle exagère singulièrement ce qui ne saurait être un mérite qu'à vos yeux. Enfin, cette reconnaissance, je l'accepte comme si je la méritais, et j'use des droits qu'elle me donne en vous adressant une prière...

—Laquelle, monsieur ? demanda vivement Pauline.

—Celle-ci : Permettez-moi de venir de temps en temps prendre de vos nouvelles, et, quoique vous ne me connaissiez que depuis un instant, daignez me faire l'honneur de me traiter en vieil ami...

Cette demande imprévue causa un trouble extrême à Pauline, dont le doux et beau visage un peu pâle devint soudainement pourpre.

Elle échangea avec madame Audouin, non moins troublée qu'elle, un regard où se lisait le plus immense embarras ; elle hésita avant de répondre, et, pendant quelques secondes, elle resta muette.

Lascars rompit ce silence significatif.

—Ai-je donc été trop ambitieux ? dit-il, et me réservez-vous le chagrin et l'humiliation de voir ma requête repoussée ?

L'embarras de Pauline redoubla, le feu de ses joues devint comparable aux teintes ardentes du cactus.

—Que puis-je vous répondre ? balbutia-t-elle, suis-je maîtresse d'écouter mes désirs ? d'obéir à ma volonté ? ne dois-je pas, même au prix d'un réel sacrifice, respecter cette loi suprême que le monde appelle *Convenance*. Madame Audouin et moi, nous vivons dans un isolement complet, nous n'avons pas de protecteurs, pas d'amis, nous ne recevons personne. Ne serait-on point en droit de s'étonner si nous faisons une exception à notre règle de conduite ?

—Eh ! mademoiselle, qui donc s'étonnerait ? s'écria Lascars, ne vous faut-il pas un défenseur en raison même de votre isolement ? n'en avez-vous pas eu ce soir la preuve irrécusable. D'ailleurs la maison d'une jeune fille peut et doit être ouverte à son frère.

Pauline poussa un soupir.

—Hélas ! fit-elle ensuite, vous n'êtes pas mon frère.

—Je suis prêt à le devenir, répliqua le baron, si vous daignez m'accorder le titre de votre ami, et jamais, je vous en donne ma parole de gentilhomme, jamais affection fraternelle ne se sera montrée plus pure et plus respectueuse que la mienne...

Pauline secoua doucement la tête.

—Vous refusez ?... demanda Lascars d'une voix altérée.

—Il le faut, monsieur... murmura la jeune fille, et je vous jure que cela me coûte !... mais mon seul bien en ce monde est le nom sans tache que m'a laissé mon père. Je dois à celui qui n'est plus, je me dois à moi-même, d'éviter toute démarche imprudente qui puisse faire naître des soupçons injustes. Je vous en conjure, monsieur, dites-moi que vous me comprenez, dites-moi que vous m'approuvez, et que rien, dans mes paroles, ne vous blesse et ne vous offense...

—Vous êtes cruelle pour moi, mademoiselle ! répondit-il, avec amertume et je mentirais en vous laissant croire que je reste insensible à la blessure que vous me faites ! Mon nom, comme le vôtre, est sans tache... le baron Roland de Lascars n'a pas une honte dans son passé, et votre honneur, je l'atteste, était en sûreté sous la garde du mien ! Je courbe la tête cependant devant l'arrêt qui me frappe... J'aurais dû le prévoir et ne point m'exposer à l'entendre de votre bouche ! Hélas ! je le savais depuis longtemps, en ce monde, la reconnaissance est toujours sur les lèvres et jamais dans le cœur ! Au risque de ma vie j'ai sauvé la vôtre, et votre première action est de me bannir à jamais d'une existence que vous me devez... Adieu, mademoiselle, que Dieu vous protège, soyez heureuse, et si quelque nouveau péril venait plus tard à vous menacer, appelez hardiment à votre aide celui que vous chassez aujourd'hui... appelez-le sans crainte et sans hésitation, il viendra !...

Ayant ainsi parlé, Roland prit son chapeau qu'il avait posé sur la petite table de bois blanc en entrant dans la maisonnette.

Il s'inclina devant madame Audouin, témoin muet de l'entretien auquel nous venons d'assister ; il salua respectueusement Pauline Talbot, et il se dirigea vers la porte.

Pendant la véhémence réplique du baron, la jeune fille avait été visiblement en proie à une agitation et à une émotion violente ; elle pâlisait et rougissait tour à tour, et ses grands yeux se remplissaient de larmes.

Enfin elle prit son parti soudainement.

—Monsieur le baron... balbutia-t-elle.

—Mademoiselle ? demanda Lascars en s'arrêtant.

—Pardonnez-moi mon ingratitude apparente... poursuivit Pauline d'une voix à peine distincte, vous venez de me faire comprendre à quel point j'étais coupable envers vous... J'accepte avec joie, avec bonheur, cette affection, ce dévouement que vous m'avez offerts... Soyez mon protecteur, soyez mon ami, soyez mon frère, l'orpheline met son honneur sous la garde du vôtre... elle ne vous dit plus : Adieu... elle vous dit : Au revoir... Elle vous dit : A demain...

—Ah ! s'écria Roland avec une indicible expression d'enthousiasme, maintenant, mademoiselle, vous me récompensez trop ! ces paroles si touchantes et si nobles, je n'ai rien fait encore pour les mériter, mais si Dieu le permet, je vous prouverai, ma sœur, que j'étais digne de les entendre...

Pauline, avec une adorable expression de confiance ingénue tendit à Lascars sa main blanche aux ongles roses, sur laquelle il n'appuya ses lèvres qu'à peine...

Puis, passé maître depuis longtemps dans le grand art des *sorties*, il n'ajouta pas un seul mot, il salua de nouveau et sortit de la maisonnette.